

Avant éperdument avant, avant au vif de l'instant présent

Ateliers et Rencontres/ Novembre 2024 / Torcy

Présentation d'œuvres

Pour l'utiliser comme incipit afin d'aider au démarrage d'un texte, nous avons choisi une phrase de l'écrivaine Sylvie Germain : ***Avant éperdument avant. Avant au vif de l'instant présent.***

Pour ceux ou celles qui n'étaient pas présent.e.s à cette séance, vous pouvez utiliser cette phrase ou la continuer. Pour les autres, sur la même thématique, comme inducteur, nous vous proposons des photographies du travail de deux plasticiennes contemporaines, la Japonaise Chiharu Shiota et la Marocaine Lalla Essaydi. Leurs œuvres interrogent et pèsent notre rapport au monde. C'est échapper à la réalité pour penser. Travailler la matière pour redonner la parole.



Chiharu Shiota

Née à Osaka en 1972, vivant et travaillant à Berlin, Chiharu Shiota est mondialement reconnue pour ses installations monumentales faites de fils de laine entrelacés. Ses créations gigantesques explorent les notions de temporalité, de mouvement, de mémoire et de rêve.

Ses installations montrent aussi la dimension de la filiation. Elle dispose des objets anciens reliés par des fils au temps passé, à des instants qui n'existent plus que dans la mémoire au présent.

Lalla Essaydi

Née en 1956 à Marrakech, Lalla Essaydi est une artiste contemporaine marocaine qui utilise essentiellement la photographie et la calligraphie arabe. Elle travaille par ailleurs d'autres médiums comme la peinture, la vidéo et l'installation. En mêlant la photographie et la calligraphie, la plasticienne marocaine tente d'explorer le point de rencontre entre l'Histoire, la culture, la politique, la condition des femmes, et les questions liées à l'intimité.



Propositions d'écriture : Choisir une image, et en tirer le fil de votre choix, ou murmurer les mots qui s'invitent... (Forme poétique, haïku, démonstratif, narration etc....)



Des chaises vides. Ce ne sont rien que des chaises vides. Sont-elles là en attendant quelqu'un, quelqu'une, pour l'instant d'après. Ou plutôt sont-elles destinées à rester vides ? Vides, elles ne le sont pas vraiment, car la chaise vide signifie beaucoup. Personnellement, cela me ramène à mon passé, ma filiation.

Le jour où mon père est parti pour son plus grand voyage, le dernier, nous étions tous réunis dans la maison familiale. Maman, mes frères, ma sœur et moi, et nos conjoints, nous allions déjeuner ensemble. On commence à se mettre à table quand un malaise s'installe. La chaise vide ! Celle où mon père était toujours assis, toujours à la même place. C'est mon beau-frère qui très instinctivement et intelligemment a comblé ce vide physique. Personne d'autre ne pouvait s'asseoir là ce jour-là, à cette place.

Bien sûr, il ne prendrait jamais la place du « père », nous le savions tous.

On a tous dans nos vies, pas une, mais des chaises vides. Dans cette œuvre la force vient de ces chaises toutes reliées en elles par cet entrelac de fil rouge. Toutes ces absences, symbolisées ici dans la flamboyance, nous font avancer chaque jour. Quand la douleur de l'absence s'est apaisée, elles illuminent notre présent.



Le travail de Chiharu Shiota est d'un rouge sang, synonyme de vie. Ces fils rouge carmin qu'elle tire au travers de son œuvre réunissent des barques qui flottent et voyagent d'un univers à l'autre.

C'est la barque que prennent les Egyptiens pour le voyage de l'au-delà mais ce sont aussi les guinguettes et les canotiers des impressionnistes.

Il y a dans l'œuvre une idée de flottement, de bien être de méditation, de bonheur, de vie heureuse. Flotter c'est se laisser bercer, s'abandonner au plaisir d'une douce étreinte avec le murmure des vagues qui viennent caresser la barque.

Les fils tirés jusqu' au pourtour de l'œuvre laissent imaginer des chansons de sirènes. Chansons envoûtantes par leur beauté. Non ne vous bouchiez pas les oreilles avec de la cire. Accepter ces chants lyriques et mélodieux. Jamais pareille musique ne nous a envoûté jusqu'à cet instant.

Jamais l'amour n'a été aussi présent que dans cette œuvre.

L'amour concrétisé par ce rouge intense, fil après fil, petit pas par petit pas, mais il est là, réel. Il s'est construit avec du temps, beaucoup de temps et de bobines de fils de coton déroulées en apparence au hasard, mais le hasard n'existe pas, c'est le cheminement de chacun.



De ce petit piano flanqué dans un espace aux dimensions généreuses, des lettres s'échappent dans un bouillonnement.

De minces fils, venus de la nuit des temps, se laissent pendre et s'accrochent entre eux en bas de leur chute, pareil à des ancres marines. Impression d'apesanteur ou de vertige : nul ne sait, mais le malaise est grandissant lorsque nous prenons conscience de l'encerclement de l'instrument par ces menus filins qui suppriment à tout jamais les sons susceptibles d'être produits par ces toutes ces lettres.

Absence des notes de musique qui nous réjouissent. Adieu aux chants du plaisir mais peut-être place aux textes de propagande.

Donc tous les fils représenteraient en réalité des barrières à nos envies.

Plaçant les expressions humaines dans des cages et laissant place aux slogans de dictature.

Pourquoi montent-elles ainsi ces lettres ?

Sûr qu'un mégaphone se trouve à l'extérieur du cercle, créé grâce aux fils, prêt à cracher sa lave. Peut-être assistons-nous à une apocalypse décidée par l'être humain !

Œuvres de Lalla Essaydi / texte de Joël Hennequin



Passé, présent, futur, le rôle et la place de la femme dans la société à travers la planète.

Deux photos, deux instants, deux images opposées de deux femmes à travers les âges. D'un côté la belle, lascive, sensuelle d'une jeune femme prude au dos et aux pieds dénudés allongée sur un lit, enrobée dans des chiffres, des lettres, des mots, symbole de la culture et de l'ouverture d'esprit.

De l'autre un visage triste, mélancolique, caché par un voile, dont on ne voit que les yeux, au regard lointain.

Paul Eluard écrit « *sur mes cahiers d'écolier, sur mon pupitre et les arbres, sur le sable, sur le sol, J'écris ton nom, Liberté* ».

« *Je m'appelle Ahou Daryaei, étudiante iranienne à Téhéran. Je ne crie pas, je résiste, j'incarne le courage et les valeurs, je connais le prix de la liberté. Je ne suis pas nue, je n'ai besoin de rien pour revêtir les habits de la dignité, de la liberté, de la résistance.* »

Harcelé par les Gardiens de la Révolution à cause d'un voile mal ajusté, l'étudiante a défié le régime en place en Iran, déambulant en sous-vêtements dans la rue.

En Afghanistan, les petites filles n'ont pas le droit d'aller à l'école, les femmes adultes de se parler en public.

Passé, présent, futur, il y a eu de tout temps, et il y aura malheureusement des femmes martyrisées dans leur choix, leur chair, leur vie. La place de la femme dans la société est différente selon le temps, la date, l'époque où l'on se trouve, la religion, les traditions, le système économique. Femme aimée, adorée, torturée, violée. Petite fille, maman, grand-mère, amante, copine, collègue de travail, cheffe, ouvrière, Chef d'état. Dans tous ces rôles, libre ou soumise, à égalité avec l'homme ?

Derrière chaque homme important se cache une femme qui l'inspire, chaque être humain est précédé par sa maman. La Mama, celle qui permet que la famille reste unie et se réunisse régulièrement.

A quoi pense cette femme sur son lit et cette autre avec son voile ?

Est-ce la même femme sur le lit et celle à sa fenêtre voilée ?

Oui, c'est bien ça, la même, elle a enlevé son voile, à l'abri des regards inquisiteurs, des dictats, des dénonciations, vaste hypocrisie. Son choix ? Vraiment son choix ?

Œuvres de Lalla Essaydi / Impressions calligraphiées de Noella Redais



Ma silhouette se projette, s'anime sur ce fond calligraphié qui défile au rythme de ma vie.
Je voile, dévoile, suscite et interroge.

En transparence, le signe s'immisce, persiste, chuchote jusqu'à deviner, entrevoir
quelques facettes de mon intimité sacrée, jugée provocante, blasphématoire,
incandescente.

"Regardez-moi, regardez-moi"

L'indécence ne me drape pas !
J'expose ma peau sur ma pudeur !
Je dissimule pour mieux simuler !
Je déstabilise, je calligraphie chaque geste qui s'étire, s'envole vers la délivrance.

"Regardez-moi, regardez-moi "
Le mépris ne me drape pas !
Il me libère, exacerbe ma féminité.

"Découvrez-moi, découvrez-moi" !
Je déroule l'espoir !

"Caressez-moi, caressez-moi" !
Je m'abandonne, l'encre coule,

"Aimez-moi, aimez-moi" !
Je suis en vie, je suis la vie !



A travers la fenêtre, j'aperçois son visage caché par son hijab.

A travers ses yeux maquillé d'un khôl bleu, je pouvais lire la tristesse, qui me submergeait. Tel un scanner, je scrutais son âme pour évaluer son degré de détresse, qu'elle enfouissait au plus profond de son être.

Plus je m'enfonçais dans la profondeur de ses yeux, plus les cicatrices, qu'elle tentait de cacher devenait visibles.

La douleur et le chagrin étaient omniprésents.

Plus je m'enfonçais vers le cœur, plus je ressentais l'intensité d'une chaleur brûlante, tel un feu ardent.

Je continuais mon exploration vers les poumons, qui se figeaient, pour laisser passer le moins d'air possible, afin d'émettre le minimum de son, qui lui permettait de sembler invisible.

La tradition veut qu'elle soit forte comme un rock, tel le noyau dur foyer qu'elle représentait.

Bien qu'elle avait le droit à une vie digne au sens le plus large du terme, la réalité et les traitements qu'elle subissait, ne correspondait pas du tout à ce qu'elle méritait et qui lui était dû.

Le voile autour de sa bouche l'empêchait d'hurler toute sa rage.

A travers la fenêtre, elle s'évadait et s'imaginait une vie meilleure le temps d'un battement de cils.

Elle rêvait au jour où elle traversera cette vitre, telle des barreaux d'une prison dorée en apparence.

Elle retirera le voile qui couvrait ses lèvres et laisserai s'échapper un cri de soulagement en hurlant, « Je suis libre ! »

Œuvre de Lalla Essaydi / Fille et une nuit, texte de Patricia Baud



Le passé se dévoile, il se peint et se dépeint.

Magnifiée, la toilette aux parfums calligraphiés s'étend, s'enroule, se protège peut-être d'un passé non dépassé.

Uniformité des lignes, le brun esquisse les dunes, la vague du sens à explorer. Métaphore à peine composée.

Le propos figuré, trace, esquisse une démesure invariée : ocre, blanc, ocre, blanc, ocre, blanc. La multitude d'un décor répété s'offre comme un oiseau apprivoisé.

Le tableau s'invite et nous invite à recomposer cette naïveté affichée mais l'infinité du temps reste encore à explorer. Bienheureusement l'invariant contraste en teintes douces signe l'humilité.

Trace, trace, jeune fille. Ta jeunesse à peine découverte dessine la clarté de ta nouvelle puberté. Les couleurs sombres ou vives de l'histoire ne semblent pas t'avoir encore effleurées, touchées. Ta virginité rayonne mais dans une absence de liberté non évoquée, non convoquée. Ta cape te couvre, t'encercle, talisman et un espoir suggéré de protection.

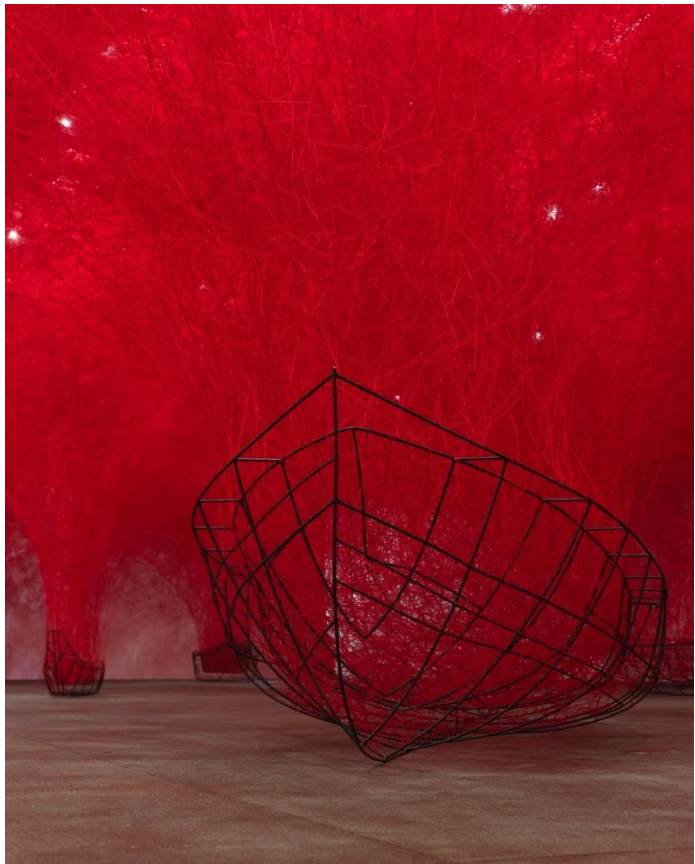
Tu trônes, jeune fille, au centre d'un environnement peu délimité, sans réelle matérialité. Tu es absorbée, presque éliminée. Le pot de peinture à tes pieds te permettra-t-il de te colorer un devenir plus contrasté, plus singulier.

Jeune fille apparemment très sage, il est l'heure de prendre ta cape et de t'envoler...

Œuvre de Chiharu Shiota / Ombre marine, texte d'Alain Bellet

C'était la mer d'avant, périlleuse coléreuse, dangereuse. Elle frappait de furieuses vagues la légèreté, la vétusté des grands bateaux de pêche où les hommes souhaitaient pouvoir se nourrir, mais au gré des tempêtes pouvaient aussi venir mourir...

Aujourd'hui, la marée a poussé un grand squelette, démâté, dévoilé, défiguré... Rien n'est resté accroché à la structure, pas même un vieux drapeau déchiré, un restant de filet, quelques cheveux arrachés. Le ciel était d'un rouge éblouissant, marquant les consciences des marins qui s'étaient aventurés à quelques brassées de l'arrogante épave dénudée. Plus elle montrait ce qui restait d'elle, plus elle conviait à partager son intimité, son vide, sa vacuité.



Approchez-vous sans peur du bateau venu des autres siècles pour jouer les passerelles entre voiles et vapeur, marine en bois, paquebot de ferraille, coque d'acier...

Du ciel écarlate, on aurait pu observer la distance calculée pour ne pas approcher. Laissez l'immense fantôme fendre les embruns parsemés. Dans son sillage de questions suspendues, le grand squelette maritime avançait vers le rivage, déterminé, audacieux et dans son dénuement, si gracieux. De la côte, on savait que l'angoisse des disparus habitait à tout jamais la grande silhouette offerte qui avançait à perdre haleine dans le grand sillon des vagues. C'était la mer des pères, l'océan des filiations enchevêtrées, une machine éperdue pour remonter les temps passés comme une horloge en folie. Il fallait espoir garder. Une nécessité pour sauvegarder l'intimité des noyés, conserver leurs secrets, pleurer leurs destinées. Maintenant, l'épave approchait des rochers. Allait-elle se briser ? Sombrier dans l'écume noir qui tourbillonnait ?

Elle avançait toujours, et soudain l'on vit apparaître plusieurs mâts, de grandes voiles, un gouvernail, un timonier habile à la manœuvre, un marin disponible pour ce qui nous restait d'éternité. Chevalier des flots démesurés, le pêcheur était flibustier, corsaire avide de richesses, voyageur au long cours d'une improbable course à vivre, de cap en cap et sans boussole.

Le vent poussait l'ombre de la goélette, le vent criait le nom des matelots et l'écho de souligner celui du capitaine, syllabes murmurées, concert de voyelles et de consonnes, barbe en avant, le vieux pirate avait conquis l'immortalité...